

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 25

Artikel: Pauvres bêtes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197616>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

par la petite vérole, le monarque « bien-aimé » ne put lire cette publication, laquelle n'eut lieu qu'en 1775, dans les termes suivants :

« Au début du traitement, le malade fait usage d'eau panée fortement chargée de beurre, et si le ventre est serré, on lui prescrit des lavements de mauve et de guimauve légèrement salés et mélangés d'une petite quantité d'huile d'olive. Le lendemain, de grand matin, on administre trois drachmes de poudre de fougère, suspendus dans quatre à six onces d'eau distillée de tilleul. Pour éviter les nausées, on mâche du citron confit, on se lave la bouche avec une eau aromatique, on respire du vinaigre. Le médicament est-il vomi, il faut attendre que le calme se soit rétabli et administrer une nouvelle dose. Au bout de deux heures on prescrit un bol purgatif ainsi formulé : Calomel et résine de scammonée, de chaque douze grains; gomme-gutte cinq grains, avec addition d'une petite quantité de conffection d'hyacinthe. Chez les gens robustes et constipés, on augmente les proportions de ces substances; dans les conditions opposées, on atténue les doses. On donne peu après une tasse d'infusion légère de thé. Le ténia expulsé, on remplace le thé par un bouillon de viande. »

» Débarassée des floritures culinaires qu'on pourrait appeler « les bagatelles de la porte » le remède de M^{re} Nouffier se composait, en réalité, de quelques grammes de poudre de fougère, associée à un purgatif.

» La combinaison était bonne, mais elle ne renfermait aucune substance inconnue, le vieil Hippocrate ayant signalé, dès l'enfance de l'art, les bons effets de la fougère contre l'entozoaire nommé par lui le *ver plat*. Cela avait coûté dix-huit mille livres.

» S'il fallait se baser sur les prix exorbitants qu'acquiescent, de nos jours, certaines spécialités pharmaceutiques dont toute la valeur est faite de grosse publicité, on pourrait croire que l'ami de la Pompadour ne paya pas bien cher le spécifique de la Nouffier, mais en songeant à l'origine modeste du végétal qui est la partie essentielle du remède vendu, on peut dire que le roi ne fit pas un marché très brillant. Ce qu'il y avait de bon dans la recette n'était qu'une vieillerie donnée pour du neuf.

» Ne nous en plaignons pas trop, en somme, puisque le ténia ne fait plus peur aux gens, quoique sa fréquence ait augmenté considérablement, à mesure que se propageait la mode des viandes saignantes, et saluons le modeste végétal qui nous rassure : la fougère. »

Nous trouvons dans une revue spéciale militaire publiée à l'étranger des renseignements vraiment bien curieux et à coup sûr peu connus sur le nombre moyen des balles qu'il a fallu tirer, au cours des principales guerres du siècle, pour mettre un seul homme hors de combat.

D'après les comptes-rendus officiels et les rapports des médecins militaires de l'époque, aux fameuses batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, de Friedland, d'Iéna et d'Eckmühl, chaque soldat tué ou blessé représentait environ 3,000 cartouches tirées.

A Leipzig et pendant la campagne de France, en 1814, il n'a pas fallu moins de 10,000 balles pour mettre un seul homme hors de combat.

Avec les perfectionnements apportés à l'armement européen, la moyenne s'abaisse très vite. A Solferino, en 1859, les Autrichiens font pleuvoir sur les troupes françaises un déluge de 8,400,000 projectiles, tuant ou blessant 12,000 Français : soit 700 cartouches tirées par homme atteint.

En 1870, pendant certains engagements particulièrement meurtriers, la moyenne est tombée à 250, et l'année dernière, durant les opérations autour de Santiago, elle a atteint le minimum de 230 balles par soldat.

Les pauvres bêtes. — Bientôt va s'ouvrir à Varsovie le marché aux oies, qui se tient tous les ans dans cette ville depuis un temps immémorial, et où plus de trois millions de volatiles sont vendus chaque année.

Or, il paraît que ces bêtes, destinées pour la plupart à l'exportation en Allemagne, ne sont pas envoyées par le chemin de fer, comme on pourrait le croire. Elles viennent à pied, — pardon! nous voulons dire à pattes, — en troupeaux de trois ou quatre cents à la fois, sous la conduite d'un gardeur professionnel qui, avant de leur faire le voyage, les entraîne pendant plusieurs semaines dans les conditions suivantes :

Les oies sont d'abord exercées à marcher sur une mince couche de goudron, dont leurs pattes s'imprègnent en se durcissant. Puis on les habitue à franchir de longues étapes et à traverser toutes sortes de terrains, marécageux ou rocailleux, plats ou couverts.

Alors seulement commence la marche finale, devant aboutir à Varsovie, et souvent très pénible. La plus grande partie des troupeaux d'oies, en effet, sont formés à Wilna, à Duna-bourg, plus loin même quelquefois. Les étapes, de plusieurs centaines de kilomètres, doivent être couvertes rapidement et pendant les chaleurs. Aussi, en arrivant à Varsovie, les bêtes épuisées sont-elles soumises à un gavage réparateur.

Lès canaris d'éboitons.

« Cein' que l'est portant què dè no ! » desai cauquies dzo dévant Tsalanda la Rosette à Tattton, ein vouaiteint lo tia-caïon l'ai déchicoté se n'anglais.

L'est veré, quand on l'ai sondzé bin, que cliào pourrès bitès ont on soo bin minabillio dein stu bas mondo. Que dāo dianstre dereint-no, no z'autro, s'on sè vèyai einellieure dinse, po tota sa via, dein on éboiton io bin soveint on ne vai papi on istièrre et io on no bourrèrāi dè pedance tant qu'ia no fèrè chaotā! Qu'este-tè que no dereint quand on ne no saillèrāi jamé défrou què po no tsandzi dè paille àobin po no frottā lè tsambès avoué on bocō dè lard quand on arāi dāi douleur pè lè piautès! Et, quinna grimace fareint-no s'on ne poivè, coumeint cliào pourrès bitès, rein mé preindrè lo frais, rein mé vairè lo sèlāo, ni la louna, lè z'étailès, lè niollès, lè z'osès et tot cein que no fā tant plliès dè vairè et qu'on bio matin on vindrāi no fèrè lèva po allā passā l'arme à gautse! Vouaigue portant lo soo dè ti lè caïons! mā, n'est-te pas on soo bin terriblio?

Que volliāi-vo? tsaon sa porchon dein stu mondo et faut bin sè nuri d'ouïe, à mein dè medzi dāo tsin àobin dāi rattès et dāi mouzets, coumeint l'ont fè pè Paris ein 71. Pu, n'ia pas à derè, la tsai dè caïon est 'na ruda bouna pedance; tot est bon, du lo mor tantquē àō fin bet dè la quiaa. Avoué lo sang, vo fédès dāi boudins et dāi matafans que vont destra bin avoué dāi truffès boulaîtès; lo mor, lè bajoue, lè pions, lo petit salā, mimameint la quiaa, vouaigue on régat s'on lè met couaire avoué dè la compoūta; lo lard et lè couètelettès vont bin avoué totès sortes d'affèrès; et lè jambons avoué dāi choux! et la sôcèce à grelli avoué dè la salarda ài carottès! et lo tsergosset? et cliā à fèdzo avoué dāo papet àō poret! Et lè sôcèssons, du lo pe petit tantquē àō botatot, qu'on pāo medzi avoué quiet que sai!

Enfin, breffe! tot est bin tsi lo caïon et s'on ne medze pas lo bourelion, on s'ein sai po graissi lè raissès et avoué la pétubllia, on fā dāi borsès à taba qu'on n'ein vai pas la finition, tant douront.

Cliào pourro caïons ne sont portant rein dèfecilo po lo medzi et ne sont rein morfrelets. Pè pou qu'on aussè on courti àobin on pllian-

tādzo, tot lāo z'est bon: dāi restès dè jerdinadzo, dāi truffès que ne valliont rein po lo dina, lè lavurès, la laïtia, la couète, qu'on pāo avāi po rein à la frètéri et on pou dè reprin dè sa-t'ein quatorze, vouaigue tot cein que lāo faut. Crayo que n'ia què lo kegnu et la rese-gna que n'amont pas.

Adon, s'on lè z'a bin bourrā et se vont bin, pè vai l'āoton, vo z'āi dza dāi bitès que vo font quatro dāi dè lard avoué on demi-pouce dè pène, que cein va bin à la fenna po reimplliā sè toupènès.

Lo lard bin gras est 'na boun'affèrè po cliào que l'amont dinse et lè Chouabes et lè Bādiches s'ein relètsont lè pottès; mā, quand l'a 'na petita veina dè tsai rodze àō maitein l'est onco bin dè meillāo. Ora, coumeint faut-te fèrè po l'avāi dinse? Ne pu pas vo lo dere, mā attiutā cliā z'ique:

Bricolon avāi dou caïons à l'eingrais et ne sè pas quinna lubie l'avāi z'u, mā tantia que lāo baillivè à medzi sa-t-ā houit iadzo per dzo dāi pecheintès mètra tot épaisès dè truffès et d'ouïe d'autro, tandi dou dzo, et tandi trai àō quatro dzo après laissivè l'audzo vouido et ne lāo portavè papi cein que vo z'arāi fè mau à n'on ge, que cliào pourrè bitès crèvāvont dè fan et fasiont on dèrtin dāo dianstre dein l'éboiton; ronnāvont que dāi sorciers et coudhivant solèva lo couvai dè l'audzo avoué lo mor. Ion dāi vezins qu'avāi oïu cé boucan, va dèmandā à Bricolon porquieit laissivè crèvā dè fan cliào pourro bitès asse grantein.

— L'est ma moudā, l'ai dese Bricolon, mè caïons, vu lè z'acoutema à fèrè dou dzo gras et trāi dzo mègro.

— Et porquieit? fou que t'è!

— Et bin, l'est po avāi dāo lard bin eintre-mèclliā, kà l'āmo dinse!

Une peur bleue.

Le *Voleur* a publié un récit plein d'émotions, et dont l'auteur fut le héros. Celui-ci nous raconte qu'il voyageait dans les îles malaises, Sumatra et Java, en compagnie d'un géographe et d'un géologue français. — Nos voyageurs débarquèrent un soir dans le défrichement de Nieuwenhuys, où séjournaient une douzaine de colons néerlandais servis par toute une population de Malais et de Chinois.

Le village est fortifié contre les tigres qui, en ce même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811 et en 1853, des colonies malaises, dont ils dévorèrent les occupants.

Se levant, un jour de bonne heure, le narrateur, cycliste passionné, se promena dans le village pour respirer l'air frais du matin. Tout à coup il remarqua une magnifique bicyclette remise sous un hangar, et portant une des plus célèbres marques américaines. A la vue de cette excellente machine, il fut pris d'une envie irrésistible d'en faire l'essai.

Et il l'enfourcha.

Maintenant laissons-le faire lui-même le récit vraiment dramatique, terrifiant même de la scène à laquelle nous allons assister.

Un assez bon chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise. J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec une vitesse de course. Positivement, c'était une machine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre aimable hôte, me voilà vaincu et courant à pédale forcée à travers les rizières et les cafésiers.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt; ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvais devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puissante, je descendis de machine. Je m'assis sur une pierre de granit.

Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent, quelque chose de lourd et de léger ensemble